

Yvon Rivard, Roger Magini, Michel Lefebvre, Patrice Dansereau

Julie Sergent

Numéro 120, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2005). Compte rendu de [Yvon Rivard, Roger Magini, Michel Lefebvre, Patrice Dansereau]. *Lettres québécoises*, (120), 26–28.

Yvon Rivard, *Le siècle de Jeanne*,
Montréal, Boréal, 2005, 398 p., 27,95 \$.

Réparations

Un grand roman qui chante (et qui pleure) la femme. Signé Yvon Rivard.

Il est de ces écrivains très connus des milieux littéraire et intellectuel, comme Yvon Rivard, auxquels on n'a pas nécessairement eu l'occasion de s'adonner : affaire de circonstances d'abord, qui se transforme vite en crainte de ne pouvoir en parler correctement à mesure que l'œuvre grandit. S'embarquer à la mi-parcours d'une œuvre déjà bien engagée ne garantit pas une appréciation des plus éclairées. Mais se priver du bonheur de parler du dernier Rivard, *Le siècle de Jeanne*, quand bien même deux tomes – et pas les moindres selon ceux qui les ont lus : *Les silences du corbeau* (Boréal, 1986, Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada) et *Le milieu du jour* (Boréal, 1995, Grand Prix du livre de Montréal) – ont précédé ce dernier opus de la trilogie, serait plus sacrilège encore.



Cela commence par le chant d'amour d'un homme appelé Alexandre à sa petite-fille de cinq ans, puis se transforme en une mélodie tanguant entre les moments aériens de la vie et les coups de tonnerre qui les annihilent. Au cœur du livre : la prise de conscience de ce qu'a été Alexandre, époux, père, amant, dans la vie de « ses » femmes : son épouse Françoise, sa fille Alice, sa maîtresse Clara.

Alors qu'elles sont toutes au Québec – la première aux prises avec d'étranges ennuis de santé, la seconde, ankylosée par l'alcool et la tristesse, la troisième glissant dans une violente dépression nerveuse –, Alexandre est à Paris, où il attend Clara, occupant le plus clair de son temps à chercher la meilleure carte postale (et un contenu pas pire) à envoyer à la plus jeune et la plus nouvelle de ses amours, sa petite-fille, Jeanne.

Au fond, notre salut, ou simplement la façon de nous tuer le moins souvent possible, c'est de parler à Jeanne et de l'écouter, car alors nous devenons quelqu'un d'autre, nous passons notre temps à sortir de nous-même et à y entrer, et ainsi nous franchissons sans même le savoir la distance qui nous sépare l'un de l'autre, et de nous-même.

Pensant à Jeanne, Alexandre voit bien sûr la petite gamine avec qui il joue et devant laquelle il ne peut cesser de s'émerveiller, mais il voit aussi la petite fille en danger. Comme elles le sont toutes. C'est Françoise violée à l'âge de 15 ans, Clara à 18, c'est sa propre fille Alice, vers qui il a lui-même été attiré (quelques minutes qui ont suffi à marquer le père – et le roman – du sceau de la culpabilité). Et c'est Virginia Woolf, violée, elle aussi, à dix-sept ans, et dont les livres accompagnent Alexandre dans cette attente parisienne.

Qu'Alexandre ait choisi Paris comme lieu de retrouvailles avec sa vie n'est pas inopiné : c'est au retour d'un séjour là-bas avec femme et enfant, vingt ans auparavant, qu'il a rencontré celle pour qui il abandonnerait les deux premières, s'engageant dans une relation qui est allée cahin-caha, jusqu'à aujourd'hui, et dont il espère encore qu'elle peut être régénérée. Car lorsque Clara viendra le rejoindre, il réparera le passé, se dit Alexandre. Il s'engagera avec



elle dans un amour neuf, qui leur fera oublier à tous deux le jour où Alexandre a refusé l'enfant que sa maîtresse

voulait lui donner. Réparerait-il du coup les violences subies par toutes les femmes de sa vie et, partant peut-être par toutes les femmes ? A-t-il cette puissance, maintenant qu'il a appris au contact de Jeanne comment ne plus rester en lui-même et sortir de soi pour rencontrer l'autre ? Son discours en a la puissance, assurément. Mais ses actions ?

Je n'arrive pas à me défaire de l'idée que chaque fois qu'une femme veut mourir, c'est qu'un homme a dit non à la vie, que chaque fois qu'un homme veut mourir, c'est qu'il a eu peur d'aimer, peur de mourir en disant oui à cette vie trop forte, trop simple qui sort de la femme, malgré elle, qu'elle fasse une soupe, un lit, un enfant, qu'elle se tienne à la fenêtre de sa maison ou s'amuse à passer sur le pont d'Avignon. Et cette vie-là, quand on la refuse, c'est comme si elle reflue dans la femme, la déchirait une seconde fois et l'enfermait finalement dans l'obscurité originelle, retrouvée.

Tout entier sous le signe de la culpabilité – Alexandre ayant quitté Françoise, n'ayant pas su écouter Alice (mais l'ayant en revanche bien vue), n'ayant pas donné un enfant à Clara – mais également, heureusement, sous celui de la révélation, *Le siècle de Jeanne* montre un homme se découvrant le goût de vivre dans l'instant de l'humanité, puis dans le suivant, un à la fois, avec désormais sur ses lèvres la promesse de dire oui. Un roman lucide, poétique, incontournable.



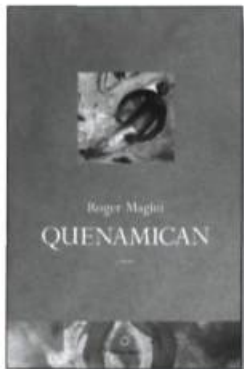
Roger Magini, *Quenamican*,
Montréal, Pleine lune, 2005, 258 p., 24,95 \$.

La VOIX des autres

Où Roger Magini s'inspire des récits de voyage de Nerval... Au risque de laisser narrateur et lecteur dans la brume.

Revenant vers leur appartement parisien après avoir acheté le billet d'avion pour le Mexique, vers lequel s'envolera le lendemain Marguerite, celle-ci et son amoureux assistent impuissants à l'incendie de leur immeuble. Dans les flammes brûle le manuscrit de l'homme, lequel s'engage désormais dans une double période de deuil : mais à l'évidence le départ de Marguerite le terrasse bien plus que la perte de son roman...

« Comment supporterai-je ces six mois d'absence, comment survivrai-je sans toi pour ne pas me détruire ? » s'inquiète-t-il, terré chez un couple d'amis (« Le Tchèque » et Augustina), dans leur maison de Fontjoncouse, dans les Corbières. Désormais, il attendra, meublant les heures en lisant les *Œuvres complètes* de Nerval (et plus particulièrement son *Voyage en Orient*). Et cette attente en compagnie de Nerval sera racontée en alternance avec des extraits du roman perdu dans les flammes et dont on comprendra qu'il s'agit d'un



remake du récit de voyage de Nerval, mais qui se passerait cette fois au Mexique. La double narration révèle l'érudition de Magini, certes, et permet que l'on apprécie ses aptitudes d'écrivain. Mais comment peut s'émoouvoir le lecteur que ne touchent pas les résonances de l'intertextualité si présente ?

« D'aucuns se demandent où je veux en venir, quel est le fil conducteur de mon raisonnement, et dans quel labyrinthe inextricable tel Dédale je me serais encore fourvoyé », fait dire Magini à Nerval dans ce passage qui semble s'adresser directement au lecteur. « C'est que j'ai découvert enfin, continue-t-il, ce que les anciens Mexicains nomment

Quenamican [...] un lieu où l'on vit selon ses désirs, où l'on existe de gré ou de force, quelle qu'en soit la manière, où l'on côtoie ses semblables sans façon. »

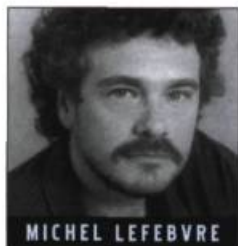
Pour le narrateur, le seul *quenamican* a pour nom Marguerite. Et si on a imaginé la langueur de son attente, on ne l'a pas entendue. On ne peut qu'imaginer combien, portée par la belle écriture de Magini, elle aurait été bouleversante à entendre.

Michel Lefebvre, *Je suis né en 53... Je me souviens*, Montréal, HMH Hurtubise, coll. « amÉrica », 2005, 134 p., 19,95 \$.

Regards d'aujourd'hui sur le Québec des années soixante et soixante-dix

Des fragments personnels, et savoureux, dans lesquels plusieurs se retrouveront.

Quelle joie d'accueillir le livre d'un écrivain québécois dont on n'a jamais entendu parler : Michel Lefebvre, dont ce n'est par ailleurs pas le premier roman – et c'eût été un doux et égoïste plaisir de se l'attraper, comme un premier délicieux virus, dès sa première apparition –, mais le quatrième livre. *Je suis né en 53... Je me souviens*. Le titre est un peu long (le livre très court), mais intrigant. Ce qui s'y cache ? D'abord une inspiration : celle des fragments de Georges Perec intitulés *Je me souviens*, dont il appert, comme on le sait chez nous, qu'ils font écho à notre fragile devise nationale. S'inspirant donc de la forme du fragment, tout en se branchant directement sur le Québec de son enfance, Michel Lefebvre va ériger, en plus de 600 fragments, sa propre mémoire, et réveiller du coup celle qui sommeille en bien des lecteurs nés, comme lui, en 1953, ou quelque temps après, ou quelque temps avant. Ainsi, d'aucuns comprendront sans mal l'auteur pour qui « la seule évocation de l'odeur des pogos



MICHEL LEFEBVRE

au sous-sol du Eaton des années soixante, centre-ville, Montréal, a toujours généré [...] l'image d'une Chevrolet décapotable rouge à l'intérieur beige ». Ils se verront téléportés sur un siège « baquet », là où l'on ne pensait jamais à boucler sa ceinture (même quand il arrivait qu'on soit là pour rouler...), dans une grosse minoune parquée devant l'Orange Julep, ou bien à l'observatoire du mont Royal, et sans doute ne pourront-ils faire autrement que mêler leurs « Je me souviens » à ceux de Michel Lefebvre. Vous souvenez-vous ? Du géant Kowalski, de la « tempête du siècle » de 1993, de « As-tu du feu ? Non, mais j'ai du beurre de pinotte », de la « quincaillerie » Omer de Serres, de Gumby et Poky, de l'incendie de Chapais, de « On est six millions, faut s'parler », des « petites boîtes jaunes en métal pour dons à l'oratoire Saint-Joseph », du « ton neutre de Gaétan Montreuil lisant le manifeste du FLQ », des 5-10-15, des 2 plaques d'immatriculation, du magasin de jeans Dapper Dan... ?



Ces fragments qui rappellent les images du passé sont imbriqués entre les interrogations du présent, qui commencent toutes par « quand je » – « quand j'entends ceci », « quand je vois cela », « quand je lis ceci » –, de sorte que la narration évite complètement la monotonie et demeure très dynamique, voire parfois assez drôle...

Quand je vois la merveilleuse diversité des programmes offerts par l'UQÀM, Je me souviens avoir vraiment connu quelqu'un qui a suivi des cours de macramé.

Je me souviens de la performance de Sami Frey juché sur un vélo et pédalant tout du long de sa récitation des fragments de Perec sur une scène montréalaise, il y a quelques années. On avait compris là que le formidable attrait des textes, de Perec comme de Lefebvre, transcende la connaissance que l'on peut avoir des souvenirs évoqués. Ils sont rencontre du passé et du présent, admirablement mis en mots, et de ce fait prodigieusement littéraires.

Patrice Dansereau, *Fascination*, Montréal, Stanké, 2005, 156 p., 19,95 \$.

On veut pas le savoir... on veut le voir

Un premier roman signé Patrice Dansereau qui répond sans mal à ce commandement de la littérature.

L'homme-voyeur n'est pas nouveau (chaque lecteur le sait intimement). Et parmi les fantasmes (sexuels cette fois) du voyeur, le spectacle de deux femmes se caressant – ou mieux, laissant espérer qu'elles le feront – est le classique du genre. Comme s'en explique Patrice Dansereau dans un très joli essai illustré qui célèbre la littérature et la sexualité (*Le livre d'Éros*, Carte blanche, 2001) :

Dans le spectacle de (ces) deux femmes qui s'aiment, le voyeur est doublement réjoui, parce que doublement rejeté. En surprenant les infidélités de sa femme

[...] le voyeur est anéanti, et c'est justement là où commence la possibilité de son plaisir: dans l'anéantissement du moi. C'est de là que sa jouissance grandit.

De la théorisation à la pratique (littéraire s'entend), il n'y avait pour Patrice Dansereau que quelques pas (pas de deux, puisqu'il a rédigé entre temps maints ouvrages à titre de « nègre »), qui ont abouti à l'écriture d'un premier roman, *Fascination*. Dans ce court « roman estival » — tel qu'on le désigne en couverture (encore que « roman apéritif » eût fait aussi l'affaire, tant pour le lecteur qui s'en délectera en toute saison que pour signaler la qualité d'une écriture annonçant une suite plus costaute) —, un époux qui file pourtant un assez bel amour depuis sept ans succombe à cette étape charnière de l'amour matrimonial. Et il le fait non pas en s'abandonnant dans les bras de la belle qui éveille en lui le désir d'aller voir ailleurs (en réalité, il serait bien resté suffoquant entre les seins de cette Jenny, si la dame ne l'en avait cavalièrement chassé), mais en se contentant celle-ci, qui s'avère passer beaucoup de temps en compagnie de l'épouse de monsieur. Oh! le beau spectacle qui mènera droit à l'anéantissement du moi de monsieur!



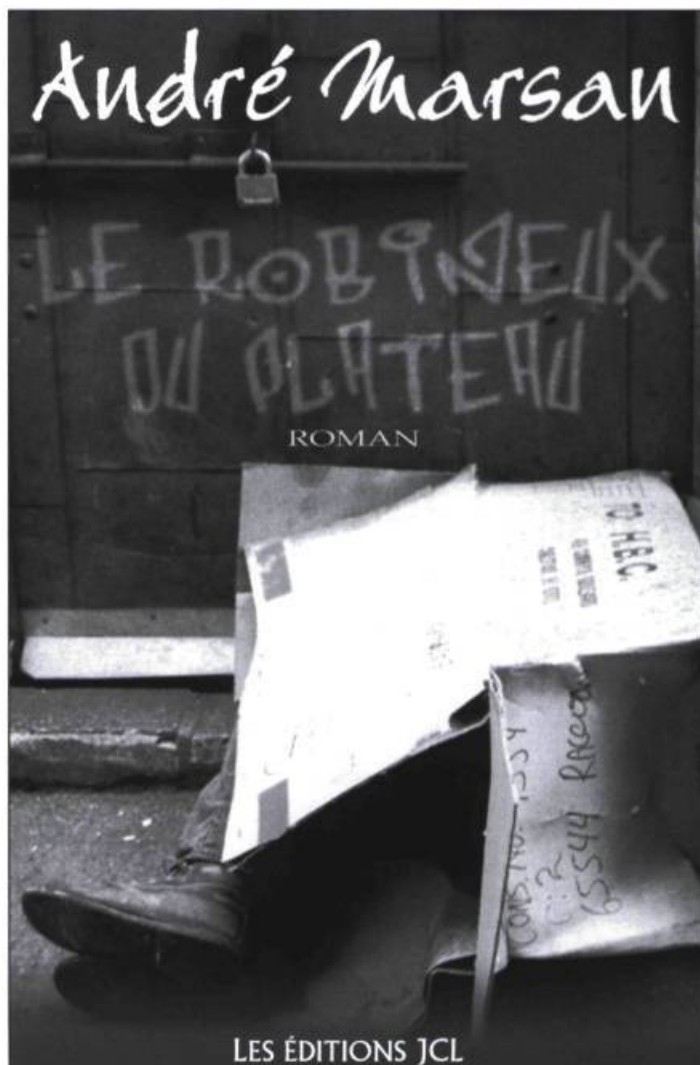
PATRICE DANSEREAU



Ayant fait ses classes plus chez les littéraires « honorables » que dans les romans jaunes du dépanneur du coin (*Le livre d'Eros* compte de nombreux extraits des œuvres de Vivant Denon, Anaïs Nin, Alfred de Musset, Jeanne de Berg, Nabokov, Sade et Sacher-Masoch, bien sûr, Bataille, Sollers, et de nombreux anonymes au doigté réjouissant...), l'auteur a plongé son narrateur dans un délire *soft*, où figure, à des lieues de la violence virile (ou de l'exhibitionnisme sauvage particulièrement à la mode chez quelques romancières), un heureux — du moins pour le lecteur — mélange de désirs et de questionnements, de craintes et d'impulsions incontrôlables.

Dès l'ouverture, le ton est donné: voilà un homme on ne peut plus actuel, fragilisé par la baisse de ses revenus financiers, et qui persiste à croire que « la valeur d'un homme se mesure à l'argent qu'il gagne ». Habitant néanmoins un quartier chic, avec son épouse Caroline (qui est agente immobilière: ça aide), le couple a pour voisins deux Australiens, Jenny et Peter Cummings (les « Venant »!), avec qui ils partagent une passion pour le tennis. Et que voilà un sport dangereux, même pour qui n'est pas enclin à se trouver un nouveau court où aller faire bons et mauvais coups (tout adepte du tennis connaît au moins une bonne blague salace impliquant des balles duveteuses, mais passons...). Alors que Caroline hérite d'une somme considérable qui lui permet de quitter son emploi, son époux, de plus en plus diminué par son manque d'avoirs, se contentera bien désormais de voir. Tout ce qu'il n'a pas l'enivre. L'argent des autres, certes. Mais surtout, et c'est là chose moins atteignable, leur imaginaire érotique.

Bien nourri aux récits des fantasmes sexuels de sa femme, le narrateur découvre bientôt une nouvelle voie à son anéantissement lorsqu'il comprend que celle-là passe de longues heures post-tennis à se faire bronzer, nue, en compagnie de Jenny. Il les espionnera. Mais plus encore que ce qu'il voit *de visu*, il jouira de ce que sa femme lui racontera: de l'appétit insatiable de Peter pour Jenny, et de la multiplication des scénarios qu'elle lui sert comme autant d'as, le laissant, lui, dans un état perpétuel de plaisir et de douleur. Au fantasme de voir sa femme nue avec Jenny se substituera celui de la voir avec Peter, et bientôt celui de la voir avec le couple. Et si tous ces fantasmes se réalisaient? L'anéantissement sera garanti. Le plaisir du lecteur, aussi.



LES ÉDITIONS JCL

Flagosse, un itinérant sans identité, semble avoir toujours fait partie du décor du Plateau Mont-royal.

Un matin, il est trouvé inanimé sur le trottoir. Il est recueilli par des religieuses, celles-là mêmes chez qui il effectuait des petits travaux et bavardait de son passé.

Sachant qu'il parcourt ses derniers kilomètres d'errance, le robineux confie à sœur Dominique les circonstances qui l'ont fait déraiper et l'événement qui explique sa déchéance.

L'auteur de *Sainte-Rose Ouest* (2004) met sa plume exceptionnelle au service d'une histoire à la fois insolite et touchante.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur

www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts
du Canada



SODEC



Patrimoine
canadien